

A black and white portrait of a woman with long, wavy hair, wearing a dark top with a white fur collar. She is looking slightly to the right of the camera with a soft expression. Her right hand is raised near her face, showing a ring on her ring finger.

LISE
RAVARY

SONIA
BENEZRA

JE NE REGRETTE *presque* RIEN

LISE RAVARY

SONIA
BENEZRA

JE NE REGRETTE *presque* RIEN

Chapitre 1

Ma famille, mon nid

Je suis née le 25 septembre 1960, à l'Hôpital général juif de Montréal. J'ai été un bébé heureux, puis une fillette joyeuse.

Dernière de quatre enfants, j'ai été conçue par des parents aimants, eux-mêmes nés de parents amoureux, et j'ai été entourée et choyée par toute ma famille, même si, après trois filles, mes parents avaient bien sûr souhaité l'arrivée d'un garçon...

Je suis la seule des filles Benezra à être venue au monde au Québec. Esther, Kelly et Myriam ont vu le jour au Maroc, avant que mes parents émigrent au Canada en 1958. Je ne me définis pas comme une immigrante, mais j'ai grandi au sein d'une famille d'immigrants juifs marocains dont j'ai bu l'expérience jusqu'à la lie. Il va sans dire que cela a marqué ma vie. J'ai été élevée dans une famille extraordinaire. Nous avions peu d'argent, même si je l'ai longtemps ignoré, mais nous étions milliardaires en amour.

Ce n'est qu'à huit ans que j'ai pris conscience de notre condition modeste. Le jour de mon anniversaire, ma mère, une formidable cuisinière, m'avait organisé une fête. Elle avait tout préparé elle-même, y compris le gâteau (même si j'aurais préféré celui de chez Woolworth, qui était si invitant). J'étais fière de recevoir mes copines à la maison jusqu'à ce que j'entende mon amie Tammy dire à mon amie Debbie: «Je ne peux pas croire qu'ils vivent tous ici. C'est tellement petit! Où dorment-ils?» C'était la première fois que je ressentais de la honte. Je n'avais jamais remarqué que notre appartement était tout petit. Je dormais sur le sofa-lit du salon avec ma sœur Myriam, ce même sofa où nous nous entassions pour regarder la télévision en famille. Rien d'anormal pour moi. Mes amies vivaient sur la rue Ekers ou sur la rue Bedford, tout près de la rue Barclay, où nous avons habité pendant quinze ans ce petit appartement, un cinq et demi pour six personnes dans une conciergerie de Côte-des-Neiges.

À l'époque comme aujourd'hui, ce quartier était un point de chute prisé des nouveaux arrivants. S'y loger ne coûtait pas cher, et il y avait des synagogues tout près. Ma tante Viviane, mon oncle Max et leurs trois enfants habitaient l'appartement 10; nous vivions au 7. Nous passions nos journées à monter et à descendre les escaliers entre les deux logis. Je me souviens encore de la voix de ma tante qui chantait en faisant la vaisselle. Quand nous voulions lui parler, nous n'avions qu'à taper sur un tuyau qui traversait l'édifice de haut en bas pour attirer son attention.

Max et Viviane ont immigré au Canada quelque temps après mes parents. Pour les accueillir, mon père avait déjà loué, meublé et décoré un appartement. Ils arrivaient les poches vides. Les membres de ma famille sont donc venus à Montréal avec leurs effets personnels pour tout bagage. On se trompe si on croit que tous les Juifs marocains

qui sont venus s'établir au Québec vivaient comme des pachas. Mes parents n'ont jamais possédé une automobile au Québec, alors qu'au Maroc ils avaient non seulement une belle voiture mais également un chauffeur. Ma sœur Esther a été la première Benezra à s'offrir une auto au Canada, une Plymouth Volare quatre portes 1977.

L'un des événements les plus marquants de mon enfance est lié à tante Viviane, une femme remarquable. Nous l'appelons Tita Biba, à la manière espagnole. Peu de gens savent que l'espagnol est ma langue maternelle ; mes parents vivaient à Tanger, dans la partie espagnole du Maroc, et mon père est né en Espagne.

Viviane a eu trois enfants, Judith, Abie et Nissim. Un après-midi d'hiver, elle m'a demandé de m'occuper de mon cousin Abie le temps qu'elle aille faire quelques courses au centre-ville. Je n'avais que cinq ans, et Abie avait quatre mois. Aujourd'hui, les voisins appelleraient la DPJ, mais à l'époque, dans les communautés immigrantes tricotées serrées où tout le monde se connaissait, ce genre de choses se faisait couramment.

Je me sentais très responsable, très mature pour mon âge et capable de prendre soin de bébé Abie, que j'adorais. Mais pendant que j'étais partie chercher quelque chose chez moi, Nissim, son frère aîné – il avait quatre ans –, a enfermé Abie dans l'appartement par étourderie. Comme je n'avais pas la clé, j'ai pensé que la fin du monde était arrivée, mais j'ai vite repris mes esprits. Sans manteau et chaussée des petites bottes blanches à la mode que ma mère m'avait achetées, je me suis précipitée chez le garagiste au coin de la rue ; vous n'avez jamais vu des petites bottes blanches courir aussi vite... Je voulais savoir

comment je pouvais me rendre chez Eaton pour trouver ma tante. J'ai vite compris que c'était impossible, mais j'ai eu la bonne idée d'aller sonner chez notre concierge, qui habitait l'immeuble voisin, et de lui demander de briser la vitre pour que je puisse secourir ce pauvre Abie. Je n'avais que cinq ans !

Ma sœur Myriam, qui revenait dans l'autobus 160 Côte-des-Neiges à ce moment précis, a vu une petite fille courir sans manteau et s'est dit : « Tiens, elle a des bottes blanches, comme ma sœur. » C'était bel et bien sa sœur. Dans l'autobus qui l'emmenait au centre-ville, tante Viviane, elle, a pressenti qu'il se passait quelque chose à la maison. Elle a fait demi-tour et est arrivée au moment même où le fils du concierge s'apprêtait à briser le carreau. Nous avons trouvé mon cousin Abie dans son lit, sain et sauf. Il pleurait et il était couvert de cette substance brune malodorante qu'on voit habituellement au fond des couches des bébés. Il y en avait partout. Pauvre petit, il était si malheureux ! J'avais tellement de peine pour lui. Sans pouvoir nommer ce sentiment, j'avais découvert l'empathie...

Tita Biba a été merveilleuse, comme toujours. Elle m'a donné 5 dollars pour me féliciter d'avoir gardé la tête froide. Encore aujourd'hui, Abie et moi entretenons un lien particulier. Abie a été cameraman à MusiquePlus avant de devenir directeur des opérations techniques, poste qu'il a occupé pendant dix-sept ans. Il a même travaillé sur mon émission à TQS. Maintenant, il est à RDS. Abie et Nissim sont les deux frères que je n'ai jamais eus. Les gars de la famille.

Nous vivions comme des gens de la classe moyenne : ni pauvres ni riches. Je n'ai pas connu la vie d'opulence qui

fut celle de mes parents à Tanger, où mon père possédait une agence immobilière. Au Maroc, ma famille habitait une belle maison avec un jardin, et employait une domestique et un chauffeur. Mes sœurs Esther et Kelly fréquentaient les meilleures écoles de la ville, des établissements catholiques privés dirigés par des religieuses françaises. Pourtant, mon père n'était pas riche de naissance ; il avait vécu dans un orphelinat jusqu'à l'âge de six ans. D'ailleurs, il aimait partager sa bonne fortune et aider les moins bien nantis, ce qu'il ne pouvait plus faire à la même échelle une fois ici.

La vie à Tanger était douce pour ma famille, mais toute bonne chose a une fin. Un jour, m'a raconté papa, ma sœur Esther est rentrée à la maison en pleurant et a dit à mes parents qu'une religieuse lui avait encore tiré les cheveux, sans raison apparente. Après l'indépendance du Maroc en 1956, les choses sont devenues difficiles pour les Juifs, qui partageaient pourtant le pays avec les Arabes depuis des siècles. Mon père a décidé que le temps était venu de quitter le Maroc. Avant l'abolition du protectorat français (1956), un demi-million de Juifs vivaient au Maroc ; aujourd'hui, il n'en reste plus que quelques milliers. Cela dit, le Maroc demeure à ce jour l'un des pays musulmans les plus ouverts à la présence juive, le roi ayant toujours joué un rôle en ce sens. Ma mère adorait le roi Mohammed V, le père du roi Hassan II, mort en 1999.

Beaucoup de Juifs marocains, dont ma grand-mère maternelle, ont plutôt choisi d'aller vivre en Israël, l'État juif créé en 1948 par les Nations unies. Cependant, une fois là-bas, elle a conseillé à mes parents de prendre la direction du Canada : « Israël, c'est trop dur. Il n'y a rien ici. Si vous obtenez les papiers pour le Canada, allez-y. » Elle avait oublié le climat québécois. Mon pauvre père n'a jamais apprivoisé l'hiver.

On aurait pu faire un film avec la grande histoire d'amour de mes grands-parents maternels, une histoire comme on en voit trop peu. Avant de connaître mon grand-père, ma grand-mère avait rêvé de lui. Un an plus tard, elle a rencontré l'homme qu'elle avait vu en rêve. Ils se sont mariés au Maroc. Lors d'un voyage en France, une tempête terrible s'est élevée sur la Méditerranée. Pour être certains de mourir ensemble si le bateau venait à sombrer, ils se sont attachés l'un à l'autre.

J'ai passé beaucoup de temps chez ma grand-mère, en Israël. Dès que mon talkshow se terminait pour l'été, je partais chez elle ; je voulais la connaître en tant que femme. Elle m'apprenait des choses incroyables, des histoires que même ma mère ignorait. Elle m'a même raconté comment mon grand-père et elle réussissaient à partager des moments intimes dans leur maison de deux pièces sans que les enfants s'en rendent compte. Malheureusement, mon grand-père est mort dans la cinquantaine. Ma grand-mère ne s'est jamais remariée.

Une grande partie de ma famille, du côté maternel comme du côté paternel, vit maintenant en Israël. Ils ont travaillé très dur et étudié très fort. Mon oncle, qui a construit de ses mains la maison où vivaient mes grands-parents, est mort récemment. Il s'appelait Amram Louk, Louk étant le nom de fille de ma mère, qui se prénomme Perla. Mon oncle Amram était très connu en Israël, et il comptait des présidents et des premiers ministres parmi ses amis. Il a été maire de la ville de Beït Shemesh, en banlieue de Jérusalem, pendant vingt ans, pour le parti travailliste, le parti de la gauche israélienne. Son rêve de jeunesse, pourtant, était de devenir comédien. Il avait un talent fou.

Les autres membres de ma famille sont dispersés un peu partout sur le globe, à Paris, New York, Toronto et Gibraltar. Il ne reste plus personne au Maroc, et je n'y suis jamais allée. J'aurais tant aimé découvrir le Maroc et l'Espagne avec mon père ! Mais il est décédé quand je n'avais que dix-sept ans. Il en avait cinquante-six.

J'adorais mon père, un modèle de classe, d'humour et de raffinement. Il ressemblait à l'acteur américain David Niven. Il s'appelait Albert Benezra. Ça sonne bien, non ? Il n'a malheureusement pas vu la réussite de sa benjamine, ni le mariage de mes sœurs. Il n'a pas récolté ce qu'il avait semé en venant au Canada.

La vérité, c'est que papa n'a pas trouvé au Canada le bonheur qu'il escomptait, même si je ne l'ai jamais entendu se plaindre de quoi que ce soit. Il n'a pas pu travailler dans l'immobilier, son domaine d'expertise. Il a dû se contenter de boulots mal payés et ennuyants dans des usines de textiles. Du travail qui use, bien en deçà de ses compétences et de son intelligence. Dans les années 1960, il était quasi impossible de se trouver un bon emploi à Montréal sans connaître l'anglais. Mon père parlait un français très élégant, en plus de sa langue maternelle, l'espagnol, et il comprenait l'arabe. Mais il ne parlait pas l'anglais.

Pourtant, l'anglais est devenu ma deuxième langue, après l'espagnol ! À l'époque, les écoles francophones québécoises n'acceptaient que des élèves de religion catholique. C'était la loi. Même si je parlais bien le français, comme tout le monde à la maison, ma mère n'a pas eu le choix : elle a dû m'envoyer à l'école protestante anglaise, qui ne pratiquait aucune discrimination basée sur la religion. Elle n'en revenait tout simplement pas. Peu de gens le savent, mais c'est ce qui explique que tant de Juifs, même ceux qui viennent d'Afrique du Nord, parlent plus l'anglais que le français.

Aujourd'hui, je comprends que la vie ici a brisé mon père. Petite, je ne voyais rien de tout cela. Comme toutes les filles de mon âge, je pensais aux beaux vêtements, à mes amis, à faire la fête. Mes parents et moi tenions rarement des conversations sérieuses. Ils partaient à l'usine en autobus à 6 heures du matin et rentraient vers 19 heures. Ma mère faisait le souper, et nous, nos devoirs. Nous bavardions, nous écoutions un peu la télé, et hop! au lit pour mieux recommencer le lendemain.

Jamais mon père n'a montré sa déception. Il adorait rire et savait raconter des blagues comme pas un. Tout le monde l'aimait, et il avait un vaste cercle d'amis. Dans les dernières semaines de sa vie, sa chambre d'hôpital ressemblait à la gare centrale tellement il recevait de visiteurs. Je ne sais pas s'il réalisait à quel point il était apprécié de tous. Récemment, j'ai rencontré par hasard une dame qui partageait sa chambre à l'hôpital, juste avant sa mort, il y a trente-cinq ans de cela, et elle m'a parlé de lui avec beaucoup d'affection.

Mon père adorait la télévision québécoise. Nous regardions *Cré Basile*, *Symphorien*, *Appelez-moi Lise*, *Moi et l'autre* ensemble. Il adulait Dominique Michel. Et cet homme qui n'avait jamais enfilé une paire de patins de sa vie se passionnait pour le sport national de sa terre d'adoption : le samedi soir, il s'installait devant la télé pour regarder *La Soirée du hockey* avec oncle Max. Nous ne possédions qu'une seule télé à la maison et nous savions toutes qu'il était hors de question de syntoniser autre chose que le hockey à Radio-Canada. Si seulement mon père avait vécu assez longtemps pour me voir interviewer Maurice Richard et Jean Béliveau, ses idoles ! Le soir où j'ai animé le gala d'inauguration du Centre Bell, j'ai choisi ma tenue en pensant à lui. Je l'imaginais assis aux premières loges, portant un superbe costume taillé sur mesure que je lui aurais

offert pour l'occasion. Après le gala, je lui aurais présenté les légendes du hockey qu'il admirait tant : ils y étaient tous. Ce soir-là, on m'a remis un bâton de hockey que j'ai toujours d'ailleurs, autographié par tous les joueurs présents. J'étais très émue.

Mes parents n'ont jamais abandonné la pratique de leur religion, mais personne ne pourrait leur reprocher de ne pas s'être intégrés à la culture québécoise. Bien sûr, on n'oublie pas sa terre natale, sa culture d'origine ou sa religion. À quatre-vingt-cinq ans, ma mère mange toujours casher et respecte le shabbat, mais elle n'est pas moins québécoise pour autant.

Avant de mourir, alors qu'il se trouvait sous l'effet des médicaments contre la douleur, papa m'appelait souvent « Preciada », le nom de sa cousine avec qui il avait grandi au Maroc. Dans son délire de grand malade, il parlait du Maroc et de l'Espagne ; il avait oublié qu'il vivait au Canada. J'avais le cœur brisé juste de l'entendre. Je l'ai tant aimé.

Je me demande quel genre de femme je serais devenue si mon père avait vécu plus longtemps. Peut-être serais-je mariée aujourd'hui, et peut-être mon besoin de plaire occuperait-il moins de place dans ma vie ?

Au Maroc, ma mère, une fois mariée, avait cessé de travailler à l'extérieur de la maison. Ici, elle a repris son métier de couturière. Elle a fréquenté l'école du soir pour apprendre le dessin de mode. Comme mon père travaillait dans le textile, il rapportait à la maison des échantillons de tissu avec lesquels ma mère réalisait des vêtements fabuleux. Elle a dessiné, taillé et cousu les robes de mariage de mes sœurs et de certaines de nos amies. C'est d'elle que je

tiens ma passion pour la mode. Sa beauté et son élégance innée m'ont toujours inspirée.

Jeune adolescente, je rêvais de posséder un manteau blanc. Quelle idée ! Je ne sais trop comment, mais j'ai fini par la convaincre de m'en acheter un. Je l'accompagnais lorsqu'elle allait faire ses courses chez Warshaw, le légendaire supermarché du boulevard Saint-Laurent. Nous achetions toujours du poisson chez Waldman, juste à côté. La tradition juive veut que nous mangions une entrée de poisson pendant le repas du shabbat le vendredi soir. Je détestais transporter des sacs dans l'autobus, surtout avec du poisson dedans à cause de l'odeur. Aujourd'hui, c'est tellement branché de transporter ses provisions dans l'autobus, surtout avec du poisson dedans ; ça fait santé et écolo. Bref, un jour, je suis allée chez Waldman avec ma mère, vêtue du fameux manteau blanc, mais, une fois arrivée, j'ai refusé d'entrer dans le magasin parce que je ne voulais pas qu'il s'imprègne de l'odeur du poisson. Je me souviens du regard affligé de maman. Je lui ai fait beaucoup de peine ce jour-là. Elle m'avait acheté ce beau manteau blanc Dieu seul sait au prix de quels sacrifices. J'ai eu honte de moi.

Mes sœurs, qui avaient connu la vie au Maroc, trouvaient difficile l'existence sur la rue Barclay. Surtout ma sœur Esther, l'aînée, qui se souvenait de la maison à Tanger, du chauffeur, de l'école privée. Moi, je n'avais jamais rien vu d'autre que Côte-des-Neiges, mais ce n'était pas son cas. Ma sœur Esther a reçu en cadeau de la vie une grande beauté et une grande intelligence. Docteure en psychologie et avocate, elle est bardée de diplômes. Comme moi, elle ne s'est jamais mariée et nous habitons le même quartier ;

ensemble, nous nous occupons de maman. Je prépare son petit déjeuner tous les matins, et Esther fait ses courses.

Esther ira tout droit au ciel, en Concorde. Elle est devenue une deuxième mère pour nous toutes et le pilier de la famille après la mort de papa. Elle a organisé ses funérailles et, par la suite, elle s'est occupée de toutes les affaires de la famille. Encore aujourd'hui, pendant que je joue la tante cool avec nos nièces et nos neveux – que je les emmène au restaurant et au cinéma, que je leur achète des vêtements et que j'écoute leurs confidences –, Esther se retrouve avec les tâches ingrates, comme les aider à faire des devoirs oubliés à 3 heures du matin...

Ma sœur Kelly suit Esther. C'est le clown de la famille ; elle est vraiment très drôle et très artistique. C'est aussi la plus douce, la plus gentille de nous quatre. Elle aime rendre les gens heureux et dénouer les situations tendues. Quand je pense à elle, les larmes me montent aux yeux. Maman d'Alexandra et de Jesse, elle enseigne les arts, l'anglais et le français. Elle est mariée depuis trente-quatre ans à Sam, un bel homme bon, aux cheveux blonds et aux yeux verts.

Le mari de ma sœur Myriam s'appelle Ron. Eux aussi sont mariés depuis trente-quatre ans, et ils ont deux enfants, Shane et Chloé. Myriam et Ron forment un couple visuellement étonnant : elle mesure un mètre cinquante-sept, et lui frôle les deux mètres. Personne ne fait la cuisine comme lui, et il nettoie après coup ! L'homme parfait, quoi. Rebelle et protectrice, Myriam protège sa famille. Ne faites pas de mal à ses sœurs, elle vous arrachera les yeux... pour commencer. Quand mon père était à l'hôpital, c'est elle qui s'assurait qu'il recevait tous les soins dont il avait besoin et qui exigeait la présence du médecin quand il n'allait pas bien. Le personnel ne lui faisait pas peur. Elle est têtue face à l'injustice. Pourtant, elle a toujours été très

timide. Enfants, nous chantions toutes les deux dans une chorale à l'école, avec ma cousine Judith. Je ne ratais pas une occasion de montrer ce dont j'étais capable. Nous connaissions toutes les chansons du temps des fêtes. Pendant les fêtes juives, nous rendions tante Viviane folle avec nos cantiques de Noël, en particulier *Sainte nuit*, que j'adorais. Judith et moi en parlons encore... et cela nous fait toujours rire autant.

Et moi, dans cette tribu ? J'aimais rendre tout le monde heureux, amener la joie au sein de la famille, divertir les gens. Ma famille a été mon premier public ; le salon, mon premier théâtre.

J'ai appris le piano pendant quatre ans, j'ai même passé les examens du Conservatoire. Je m'en suis toujours sentie un peu coupable, car ma sœur Myriam, qui a un réel don, n'a pas eu cette chance ; nous n'avions pas d'argent au moment où il l'aurait fallu pour elle. J'ai un piano à la maison, mais je n'en joue jamais. J'ai toujours rêvé de m'offrir un petit piano à queue pour pouvoir organiser des soupers d'amis qui se finissent en chansons, autour du piano, digestif à la main.

Je me souviens d'un concert de fin d'année... Je devais avoir onze ou douze ans, et j'animais l'événement (tiens, tiens). Mes parents devaient y assister, mais en montant sur scène, nerveuse, j'ai regardé dans la salle et ils n'étaient pas là. J'ai joué ma pièce et, quand je me suis levée pour faire la révérence, j'ai vu papa et maman arriver en trombe, conscients de leur retard. Ils avaient raté de peu ma performance. J'étais triste et fâchée. J'avais une boule dans la gorge ; je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas pleurer. Une fois tout le monde parti, mes parents m'ont demandé

de rejouer ma pièce. Pour ne pas les peiner, je l'ai fait, mais ce n'était pas pareil, et j'avais toujours une boule dans la gorge... Il y a des moments dans la vie qu'on aimerait effacer pour en réenregistrer une meilleure version. Les pauvres, ils étaient en retard à cause de leur travail.

Quelle chance d'avoir grandi sous le regard de mes sœurs et d'avoir toujours bénéficié de leur soutien ! Quand je martelais à cinq ans que je voulais devenir actrice et faire carrière à la télévision, elles ne se sont jamais moquées de moi. Je ne les ai jamais entendues me dire : « Es-tu folle ? Ce n'est pas pour toi. » Déjà, à cet âge, je savais que le show-business serait toute ma vie. Je raffolais de la télé. Enfant, je regardais *Bobino*, *Chez Hélène*, *La Ribouldingue*. Plus tard, ce fut le *Ed Sullivan Show*, le *Carol Burnett Show* et bien sûr, *Jeunesse d'aujourd'hui*. J'avais un gros kick sur Robert Demontigny.

Plus que tout, j'aimais la soirée des Oscars, une tradition sacrée chez nous. Pendant la télédiffusion, mon père me demandait toujours de livrer un discours de remerciements, un objet à la main en guise de trophée : « Si tu gagnais, que dirais-tu ? » C'était le moment suprême des *Academy Awards* pour moi : la remise de l'Oscar de la meilleure performance d'une petite fille qui veut devenir actrice.

Une fois à l'université, je me suis inscrite en droit à McGill et en théâtre à Concordia. Mes résultats scolaires m'ont permis d'être acceptée dans les deux programmes. Devinez lequel j'ai choisi.

Enfant, je passais énormément de temps à la bibliothèque du quartier. J'aimais beaucoup lire. Je lis moins aujourd'hui, peut-être parce que je l'ai tellement fait pour

mon travail. J'achète encore des tas de livres, mais je ne les lis pas toujours.

Vers sept ou huit ans, j'ai participé à un concours d'écriture organisé par le défunt quotidien anglophone *The Montreal Star*. Il fallait rédiger un résumé de livre. Mon amie Lynda avait peiné pendant des jours sur le sien, alors que je n'avais mis que quelques heures sur mon texte. Quand j'ai gagné le concours, je me sentais mal vis-à-vis d'elle, un peu coupable même... Je ne l'avais pas dit à ma mère. Quelle ne fut pas sa surprise de recevoir non seulement un appel du *Montreal Star*, mais aussi de ses amies qui avaient vu ma photo dans le journal.

Mes parents travaillaient beaucoup. Nous nous sommes élevées presque toutes seules. J'étais très autonome et très déterminée. À intervalles réguliers, ma mère recevait une note de la bibliothèque lui réclamant 5 dollars pour payer un des innombrables cours – cuisine, guitare ou autre – auxquels je m'inscrivais sans lui demander la permission. J'encourageais ma sœur Myriam, plus timide, à venir avec moi.

Un jour, vers l'âge de huit ans, j'ai voulu accompagner Myriam au centre commercial Côte-des-Neiges, où nous passions une bonne partie de nos temps libres. Elle était avec sa meilleure amie Mercedes et elle a refusé tout net : « Tu ne peux pas venir. » J'ai eu le cœur brisé. Plus tard dans la journée, je me suis rendue là-bas toute seule. J'ai commandé un morceau de tarte aux cerises, sa préférée (pour faire comme elle, même si je n'aimais pas la tarte aux cerises), et un Coke, que j'ai payés avec mon argent de poche. Comme une grande, j'ai même laissé un pourboire, mais la serveuse l'a refusé. Myriam a fini par savoir ce que j'avais fait : elle en est restée traumatisée. *Sorry*, Myriam, de raconter ce que tu voudrais tellement oublier !



SONIA Benezra est dans le paysage culturel québécois depuis plus de vingt-cinq ans. Née à Montréal au sein d'une famille d'immigrants juifs marocains, la reine de TQS, couronnée par quatre MetroStar et trois Gêmeaux, a emprunté divers chemins : des études de théâtre à la chanson, en passant par des milliers de rencontres et d'interviews, certaines routes se sont fermées et d'autres se sont ouvertes, faisant grandir celle qu'on croit connaître. À travers ses amours, ses blessures et son clan familial tissé serré, la femme se révèle un peu plus.

Dans *Sonia Benezra – Je ne regrette presque rien*, on découvre une personne sensible qui a parfois été déçue par la tournure des événements, mais qui adhère totalement à ce qu'a dit Maya Angelou : « J'ai appris que les gens oublieront ce que vous avez dit, ils oublieront ce que vous avez fait, mais ils n'oublieront jamais ce que vous leur avez fait ressentir. »

Longtemps rédactrice en chef de magazines, Lise Ravary est retournée au journalisme indépendant pour se consacrer à l'écriture à plein temps. Après avoir publié *Pourquoi moi? – Ma vie chez les Juifs hassidiques* en 2013, elle signe ici son deuxième livre.

